



**HAL**  
open science

## ”Ex-temporis : la stase temporelle dans Victor-Marie, Comte Hugo de Péguy”

Dominique Massonnaud

► **To cite this version:**

Dominique Massonnaud. ”Ex-temporis : la stase temporelle dans Victor-Marie, Comte Hugo de Péguy”. L’Amitié Charles Péguy [Bulletin d’informations et de recherches], 2010, Lectures du Victor-Marie Comte Hugo, 131-132, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9602803w.r=?rk=64378;0>. hal-01755854

**HAL Id: hal-01755854**

**<https://hal.science/hal-01755854>**

Submitted on 30 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D. Massonnaud : « *Ex-temporis* : la stase temporelle dans *Victor-Marie, comte Hugo* », *Lectures de Victor-Marie Comte Hugo*, D. Lançon et J. Piat (dir.), *Cahiers de l'Amitié Charles Péguy*, n° 131-132, p. 795-806.

Le premier *Cahier* de la douzième série, *Victor Marie Comte Hugo*, est mis en vente le 23 octobre 1910 et vient après *Notre jeunesse*, qui a marqué l'entrée dans le champ littéraire de celui qui est également l'auteur du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, salué par Barrès. Le texte que nous nous sommes donné comme objet commun d'étude, paraît d'emblée insituable : qu'il s'agisse de la déroutante hétérogénéité du propos ou de l'impossible identification générique d'une écriture : *Victor Marie Comte Hugo* est un livre au centre absent, un essai où l'auteur s'essaye lui-même, qui hésite entre l'adresse d'ordre quasi privée à Daniel Halévy - sur le mode d'une étonnante conversation continuée, semée de blancs parfois opaques -, qui hésite aussi avec la confession au sens rousseauiste, qui marquait déjà l'écriture de *Notre Jeunesse*<sup>1</sup>. Il porte également les traces de la visée pédagogique qui est celle de toute l'entreprise des *Cahiers*, adressée ainsi au lecteur à instruire en lui rendant sensible la pensée. Quand il s'agit de prendre position face aux « situations » historiques présentes : les événements, l'héritage de l'Affaire, ou le tournant pris par une histoire littéraire lansonienne, ce cahier entre alors en débat avec le temps sur un mode polémique, alors qu'il paraît aussi charger d'échos augustiniens le registre de la confession. Comme on le lit dans un commentaire de presse paru en janvier 1911, dans *Victor Marie Comte Hugo*, « Il y est un peu question de Victor Hugo. Il y est aussi question de tout<sup>2</sup> ».

Ce texte, sans centre autre que celui de son énonciateur, perd le fil, quitte donc à dessein une ligne qui est, dans nos schèmes représentatifs, à la fois celle du temps et du discours. C'est à partir de cette perception première de lectrice que je tenterai de faire droit à la sensation, en essayant de penser à partir d'elle. S'il est ainsi question de Hugo et de tout, il m'a donc semblé qu'il est ici surtout question de sortir d'un modèle historique. D'une conception de l'histoire, - héritée de Taine en même temps que de Claude Bernard<sup>3</sup> - qui est fondée sur une conception toute linéaire du temps, tendu comme une flèche vers le progrès, dans une vectorisation du devenir qui a aussi

---

<sup>1</sup> Comme l'indiquait naguère dans un bel article Jean-François Louette. Cf. Jean-François Louette, « 'Notre jeunesse' ou la res(-)source de la vérité », ACP 76, (1996, oct-déc.) p. 185-209.

<sup>2</sup> Pierre de Quirielle, *La République française*, 6 janv. 1911. Cité dans Julie Sabiani, « Avant-propos », *Charles Péguy 6, lectures de Victor-Marie, comte Hugo*, textes réunis par Julie Sabiani, *La Revue des lettres modernes*, 1995, p. 5-9.

<sup>3</sup> La même année - 1866 - voit paraître *L'Introduction à l'étude de l'Histoire expérimentale* de Taine et *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard.

engagé, dans le second XIXe siècle, un retour très marqué de la vectorisation compositionnelle des textes. Alors que le premier romantisme avait exploré, par exemple, les formes du récit excentrique - analysées par Daniel Sangsue - on observe en effet, à partir des années 1850-1860, le retour en force d'écrits marqués par un ordre réglé d'agencement linéaire, dont de grandes écritures en prose fictionnelle sont la manifestation. Pour clarifier mon approche, je citerai Claude Pichois qui analyse et cite Péguy, à propos de l'histoire littéraire et du tournant lansonien : « En 1912, comme on le sait, le livre de Lanson, *Trois mois d'enseignement aux États-Unis* provoqua successivement un compte rendu favorable de Rudler et l'ire de Péguy, son ancien étudiant, qui lui reprocha l'excès de causalités diversement biographiques dont il saturait son cours sur le théâtre ». Pichois cite alors la plaquette que Péguy consacre à Lanson, publiée par la Société des Amis de l'École Normale supérieure :

[C'était] une histoire qui se déroulait comme un fil. L'événement avait les deux bras attachés le long du corps et les jambes en long et les deux poignets bien liés et les deux chevilles bien ligotées. Il arriva une catastrophe. Ce fut Corneille<sup>4</sup>.

Il ne s'agit donc pas, selon Péguy, de lire en liant mais de chercher ce qui perturbe le bel agencement des causalités additives et sérielles. Péguy affirme en effet que l'ordre des raisons et des causalités engendre une forme d'écriture de l'histoire, mue par la raison et présentée comme une forme de carcan, agencée selon un principe de symétrie, où plus rien ne bouge. Pas à pas, l'histoire, ainsi prisonnière d'un droit fil qui l'étrangle, avance sur le mode défini dans *Clio* : en position longitudinale par rapport à l'événement, alors que la mémoire - qui est valorisée - se placerait de façon perpendiculaire à l'événement. C'est dire que l'emprise syntagmatique - qui est aussi celle de la coulée du flux temporel chronologique - évite les échappées, les coins qui perturbent la linéarité, qui proprement la déroutent et installent une épaisseur : une densité d'ordre paradigmatique. Il s'agit donc pour Péguy de retrouver et de valoriser l'épaisseur de la durée telle que les strates bergsoniennes la donnent à penser, comme l'a déjà montré la critique péguyste dès 1912<sup>5</sup>, jusqu'aux travaux d'André Robinet<sup>6</sup>. Péguy paraît ainsi refuser à la fois la raideur de l'Histoire-science tainienne ou lansonienne et les schèmes réglés, hérités d'une tradition guindée, venue des Belles Lettres. En effet, la référence à Corneille, dans la citation précédente - et abondamment présente dans le *Victor-Marie Comte Hugo* - convoque le souvenir du

---

<sup>4</sup> Claude Pichois, « De l'histoire littéraire », *Actes du Colloque du Centenaire. L'Histoire littéraire hier, aujourd'hui et demain, ici et ailleurs*, 17-18 novembre 1994, publié par Claude Pichois, Marc Fumaroli et Sylvain Menant, numéro spécial de la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, A. Colin, (1995), p. 25. Il cite Péguy depuis la plaquette *Gustave Lanson, 1857-1934*, publiée par la Société des Amis de l'École Normale supérieure, 1958, p. 10. Je souligne.

<sup>5</sup> Un article de 1912 identifie déjà l'écriture de Péguy comme marquée d'un « style bergsonien ». Paul Souday, *Le Temps*, 25 septembre 1912.

<sup>6</sup> André Robinet, *Péguy entre Jaurès, Bergson et l'Église*, Paris, Seghers, 1968.

premier *Discours sur Le Poème dramatique* (1660) qui proposait un poème dérégulé, mu par la recherche du plaisir et de l'émotion, que Corneille opposait alors à l'ordre du discours, guidé par la raison où le plaisir n'avait de place que s'il était utile à l'homme. Comme le rappelle Nathalie Kremer dans son analyse de la théorie esthétique du XVIII<sup>e</sup><sup>7</sup>, Corneille - en conflit avec l'Académie et les thèses de Chapelain puis du père Rapin - est alors un « irrégulier ».

Il s'agit donc, en tentant d'avoir ici une méthode adéquate à son objet, de me faire lectrice déroutée, d'accepter de marquer des arrêts, d'observer ce qui perturbe l'habituelle propension à lire, lier un flux coulé et continu de mots et de pensées. Pour cela, j'observerai un temps de pause initial, au seuil du livre, devant son titre et son épigraphe.

## Seuils

Je dois avouer que lorsque j'étais une jeune khâgneuse pressée, j'avais ouvert un jour le *Victor Marie Comte Hugo*, en collection blanche, ne retenant de son titre que l'idée d'un ouvrage SUR Victor Hugo, confiante que j'étais en une « critique artiste » qui m'aiderait à penser SUR l'oeuvre. Je cherchais un discours et je manquais alors le texte, pourtant présent d'emblée : dans le travail d'écriture que montre la couverture. En effet, le titre est éclairant, qui fait d'emblée revenir une identité hugolienne liée à l'origine : les deux prénoms du baptême - Victor-Marie - et l'impact référentiel qu'ils suscitent, ainsi que l'écho d'un ancrage dans une double aristocratie, impériale et monarchiste, qui fait le double fil de la jeunesse hugolienne. Le choix de cette désignation identitaire -Victor-Marie Comte Hugo -heurte l'image construite - et réduite - du Victor Hugo de 1848 et des *Châtiments*, enterré au Panthéon des grands hommes : le fil d'une évolution qui ferait passer de l'un à l'autre, qui rejetterait le monarchiste Hugo dans l'oubli est alors bouclé, noué et non pas rompu. Hugo n'apparaît pas ici « tel qu'en lui même l'éternité le change ». Le lecteur attentif peut constater cet effet du titre : un effet de retour d'un Hugo oublié dans l'apothéose républicaine de 1885. Le rappel, le souci de précision péguyste est alors une forme de scrupule - à tous les sens du terme - qui double ainsi, en deux mots, l'identité réduite : ce qui suffit à faire entrer dans un régime de complexité sémantique et historique.

L'épigraphe « à moi, Comte, deux mots » fait aussi sens ; elle souligne la charge du choix précédent - en signalant les deux mots ajoutés par le titre - et fait du livre une adresse. Celle de Péguy au grand homme mais aussi celle de Péguy au jeune homme d'avant 1830. L'emprunt à Corneille dit aussi l'épaisseur du temps, le réemploi d'une phrase de jeune homme en direction du vieil Hugo propose un dialogue inversé qui remonte le cours du temps. Comme le disait Vitez,

---

<sup>7</sup> Nathalie Kremer, *Préliminaires à la théorie esthétique du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Kimé, 2008, en particulier p. 30sq.

méditant sur les Anciens et les Modernes, Homère est jeune pour nous aujourd'hui, il est le moderne qui n'a pas connu la durée que, nous, connaissons, vieilliss des savoirs que la jeune antiquité n'a pas eus. Ici, une voix qui résonne comme un discours déjà entendu prend une actualité autre. L'adresse « à moi, Comte, deux mots » dit aussi la posture héroïque : le réemploi de la sommation de Rodrigue superpose à l'image du Comte Hugo celle de Don Gormas, Comte et faux moderne : celui qui n'a pas compris que pour éduquer les princes, il valait mieux le vieux Don Diègue. Un homme de mémoire, maître de la plume, habile à dire l'exemple - plutôt qu'un homme du geste et de l'énergie, manieur d'épée frondeur, qui n'accorde valeur qu'à la force présente, immédiate, actuelle. Le soufflet a pour cause ce conflit : entre le guerrier plus jeune et sûr de sa force physique momentanée et celui qui est porteur à la fois de l'expérience passée et du recul que donne la durée, l'homme chargé d'ans qui affirme : « vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus ». Corneille donc, parce que le héros d'aujourd'hui, un Cid, ne prend son nom que d'avoir à son tour défendu l'héritage, d'avoir porté, défendu, incarné, à la fois le père et le pays. Le Comte interpellé au seuil du *Cahier*, est celui qui a cru que le présent naît de l'oubli du passé, qu'il ne peut advenir que dans l'effacement d'un passé, remisé au bric-à-brac des vieilles gardes. Pourtant, Péguy écrit : « et la vieille artillerie regardait passer la jeune »<sup>8</sup>. Passe donc la jeunesse mais dure le passé dans notre présent. Le temps dont il question dans le *Victor-Marie Comte Hugo* est alors marqué par la revenance, dont la figure de la spirale paraît bien rendre compte. Péguy construit en effet le trajet de lecture sur le mode d'un enroulement du lecteur ponctué par des stases, pauses et blancs, qui constituent autant de points de retour avec décalages et reprises, caractéristiques d'une adéquation de la marche de l'écriture et de la configuration temporelle renouvelée qu'il met ainsi en place.

### **La spirale du temps**

On pourrait montrer dans de nombreux exemples le caractère heuristique de cette métaphore de la spirale dans *Victor Marie Comte Hugo*. Je citerai simplement ce moment saisissant du texte qui pose, arrête, invente, la notion de « situation » - dans et en histoire - à partir d'une méditation continuée sur la formule : « Quarante ans sont passés ». Le regard sur ces quarante ans, sur le passage du temps, suscite l'observation différenciée et l'avancée du propos, sur le mode des pas comptés et des retours en arrière.

---

<sup>8</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, *Œuvres en prose complètes*, éd. Robert Burac, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1988 (qui sera désormais abrégé en Pl. II), p. 337.

Ainsi quand Victor Hugo écrivait ses *Châtiments*, il était juste loin de Waterloo comme nous sommes loin de 1870. Qui le croirait. Il y avait la même distance, de temps, le même espace de parcours entre Napoléon et lui qu'entre 1870 et nous. Il était dans le temps à la chute du premier Empire, comme nous sommes à la chute du second. Singulières erreurs, singulières tromperies de la perspective temporelle<sup>9</sup>.

Les places relatives de Hugo, de Péguy - et de sa génération - sont arrêtées, reconfigurées par rapport à ce qui est habituellement pensé comme événement dans l'histoire - « l'événement historique » - la chute d'un empire, une défaite, par exemple : ce qui ne supporte en rien le retour. L'événement marque alors le cours du temps en ce qu'il fait rupture. Péguy livre ici l'identité relative de situations des hommes dans l'histoire, l'effet-retour des rapports aux événements qui sont marqués par la loi d'analogie. Dans cette insistance sur les quarante années, le principe du comptage aristotélicien qui fait du temps le nombre du mouvement pourrait prévaloir. En effet, « l'erreur » et la « tromperie » de la « perspective temporelle » induisent l'idée d'une répétition, d'une fausse identité, fondée sur la pure, stricte arithmétique qui verrait dans le déroulement historique un mètre étalon gradué voire un cercle. De l'affirmation existentielle - ou de la confession - « j'ai quarante ans » naît ensuite la possibilité du glissement, du changement d'angle, le coin ou le levier glissé dans la perspective linéaire. Avoir quarante ans devient aussi porter le poids inquantifiable d'une durée, d'une épaisseur en soi du temps, où s'empilent dans la mémoire les expériences et les moments. L'histoire n'est plus saisie comme une flèche unidirectionnelle, conception que métaphorise aussi depuis Héraclite le cours du fleuve. L'annonce de ce « parti des hommes de quarante ans » qui clôt le texte, manifeste l'importance du motif temporel tel que le travaille l'ensemble, qui tente une écriture du temps renouvelée. L'Histoire nourrie de durée se fait Mémoire, et paraît ainsi marquée par un éternel retour où l'on repasse certes par les mêmes points mais avec des variations de plans. Péguy propose donc une vision qui fait écart, par exemple avec ce qu'affirme Michel de Certeau dans *L'Écriture de l'Histoire* : « L'Histoire joue le rôle d'un rite d'enterrement ; elle exorcise la mort en l'introduisant dans le discours. [...] Elle fait des morts pour qu'il y ait ailleurs des vivants »<sup>10</sup>. La Mémoire péguyste refuse de renoncer aux morts et les replace au centre du vivant, dans un geste que l'on pourrait penser comme mélancolique puisqu'ainsi, le deuil se fait « impossible à achever »<sup>11</sup>.

## Le texte hanté

---

<sup>9</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 202.

<sup>10</sup> Michel de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 118-119

<sup>11</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 18-19.

L'écriture trouvée ou essayée dans ce *Cahier* tente de donner à sentir cet effet trouble du retour, de la revenance des situations : elle s'ajuste, travaille par approximations successives pour donner, au plus près, une conscience de la durée en jouant, concrètement, de la reprise : « on le sent plus vivement sous cette forme, sous la forme contraire, inverse : 'nous sommes dans le temps, à la chute du second Empire comme il était à la chute du premier' »<sup>12</sup>. Comme lorsqu'est repris à plusieurs reprises, le motif de la chaîne, à propos des générations, de la race ou de Polyeucte, la linéarité se transforme en une chaîne charnelle à double degrés : « que l'on descend mais aussi que l'on remonte »<sup>13</sup>. La visée péguyste n'est peut être pas si proche de la mélancolie que d'une filiation autre : celle qui retrouve Montaigne contre Descartes ou le cartésianisme. Si « tout homme porte en lui la forme l'humaine condition »<sup>14</sup>, la version péguyste de l'essai dans *Victor Marie Comte Hugo* tente également de montrer que tout homme porte en lui trace de tous les hommes : l'adresse à Halévy tente de le rallier à l'idée de devoir être ainsi porteur d'une sorte de corps ecclésial de l'histoire des hommes.

Il s'agit donc de refuser l'oubli du passé ou plutôt d'accomplir par l'écriture, le retour du passé : le Victor Hugo amoindri par rapport à sa complexité originale a été construit en homme de la trajectoire linéaire dans un second XIXe siècle qui a effacé boucles et spirales, qui sont les formes de la revenance du passé dans le présent. Telle me semble être le rôle des passages analytiques où Péguy, lecteur d'un Hugo qui oublie Du Bellay, l'associe à une « mystique de brocanteur ». Le goût du vieux sans présent - ou sans présence - fait du passé la couleur du révolu, comme on dit aussi la « couleur locale ». Il s'agit alors de *faire* du vieux, comme un faiseur : « pour authentifier comme vieille sa vieille chanson il lui a mis une vieille graphie de fantaisie »<sup>15</sup>. Pourtant, dans une note sur le paraphe hugolien qui paraît incidente, la signature révèle la rémanence, ce qui reste et revient : « c'est le même sous deux formes différentes »<sup>16</sup>.

L'écriture révèle donc la force et la constance de la trace : du passé qui fait retour et nourrit le présent. Si Jean-François Hamel a montré en quoi les formes de la revenance caractérisent le régime moderne d'historicité<sup>17</sup>, il apparaît qu'après ses lectures de Marx ou de Blanqui, on puisse retrouver avec force le modèle qu'il propose, dans le cas de Péguy. Le régime de revenance est effectivement une vision de l'histoire renouvelée : une critique du moderne, tel qu'on l'entend à l'époque positiviste, au nom de ce que Péguy valorise comme nouveau. Cette conception autre

---

<sup>12</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 203.

<sup>13</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 242-243.

<sup>14</sup> Michel de Montaigne, *Les Essais*, Éditions de P. Villey, Paris, PUF, 1924, III, II, p. 805 [B : texte de 1588].

<sup>15</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 215.

<sup>16</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 217.

<sup>17</sup> Jean-François Hamel, *Revenances de l'Histoire, Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minuit, Paradoxes, 2006.

de l'histoire, qu'avec Nietzsche on pourrait dire à la fois intempestive et inactuelle, en ce qu'elle constitue une sortie de la linéarité - *ex temporis* - est aussi exemplairement chez Péguy un régime textuel. En effet, « ne pas corriger, passer à autre chose, c'est pour Péguy le mouvement même de l'histoire » selon Françoise Gerbod<sup>18</sup> qui rencontre et permet d'associer ainsi de façon saisissante, une vision de l'histoire péguyste et ce qu'a été la caractérisation proustienne - négative - de l'écriture de Péguy :

Un homme affligé de la plus effroyable maladie de l'attention (qui ne peut pas ne pas faire attention à tout ce qui se passe de si insignifiant que ce soit dans son cerveau) (ce n'est que par là que je peux expliquer l'informe et filiforme prose que je viens de lire) qui écrit littéralement tout ce qui lui passe par la tête<sup>19</sup>.

### Un régime textuel de revenance

Avec *Victor Marie Comte Hugo*, le régime de revenance apparaît donc aussi comme ce qui peut rendre compte d'une écriture qui impose au lecteur de sans cesse s'interrompre et d'arrêter son esprit ; perdu qu'il est de n'y pas trouver de fil, égaré par un parcours ainsi délié, dé-composé, échappant à la vectorisation narrative ou discursive, marqué par le faisceau d'adresses imbriquées qui livrent un tourniquet de destinations et de sens. Michel Arnaud dans un article de 1909 caractérisait ainsi l'effet du style de Péguy dans les *Cahiers de la Quinzaine* : sur le mode de l'« enroulement mobile, insistant, répété »<sup>20</sup>. Comme l'écrit Jean-François Louette, à propos de *Notre Jeunesse*, alors qu'il développe une lecture bergsonienne de Péguy et met en évidence la force de la « mémoire régressive » - telle qu'elle est définie contre la « mémoire habitude » dans *Matière et Mémoire*<sup>21</sup> : « l'organique en tant qu'il est durée, interpénétration du passé dans le présent, exige une écriture qui sache *rebrousser* »<sup>22</sup>.

Il apparaît que la présence de la durée, pensée comme ce qui accueille les retours et organise l'expérience du temps, dans un va-et-vient où la remontée vers la source a sa place, cette présence de la durée, donc, est rendue sensible par la lenteur d'un avancement textuel qui passe par le retour en arrière. Spitzer a effectivement analysé chez Péguy les « éléments retardateurs de sa prose »<sup>23</sup>. On peut insister sur les effets d'épanorthose généralisée qui inscrivent autrement la durée, sur le mode de l'ajustement permanent : les tâtonnements du mieux écrire, les reprises, qui deviennent alors concomitants d'un patient avènement de la pensée. Au lecteur - ou à la lectrice -

---

<sup>18</sup> Françoise Gerbod, « Sous le patronage de Hugo », *Charles Péguy 6, lectures de Victor-Marie, comte Hugo*, textes réunis par Julie Sabiani, *La Revue des lettres modernes*, (1995), p. 77-86 et p. 81 pour la citation.

<sup>19</sup> Lettre à Daniel Halévy, citée dans *ACP* 35, (juillet-septembre 1986), p. 184

<sup>20</sup> Michel Arnaud, « Les Cahiers de la quinzaine », *La Nouvelle Revue française*, (nov. 1909), p. 271, cité par Jean-François Louette, « Michel Serres face à Péguy (et Sartre) », *ACP*, 75 (juillet-septembre 1996), p. 126.

<sup>21</sup> Cf. Bergson, *Matière et Mémoire* [1896], Paris, PUF, Quadrige, p. 85-87.

<sup>22</sup> Jean-François Louette, « 'Notre jeunesse' ou la res(-)source de la vérité », art.cit., p. 190. Je souligne.

<sup>23</sup> Léo Spitzer, *Stilstudien* [1928], repris dans Simone Fraisse, *Les Critiques de notre temps et Péguy*, Paris, Garnier, 1973.

la durée dans le texte paraît alors « déposée », à l'inverse d'un discours qui la « composerait » pour reprendre à Thibaudet une formule efficace - et bergsonienne - qui lui sert à caractériser le « vrai roman » - le roman moderne ou nouveau - en 1921<sup>24</sup>. Le travail d'écriture, qu'il serait trop long de détailler ici sur le plan stylistique, est ainsi marqué par l'ajustement syntaxique et paradigmatique : où l'avancée de la phrase et l'allongement des séquences paraît paradoxalement tenir plus de la force du paradigme, que du flux de la syntaxe. Le texte livre lui-même l'admirable énoncé de ce qui me paraît ainsi être sa nature stylistique avec ce que Péguy nomme « la formule de l'arrachement raciné<sup>25</sup> ». Polyeucte en constitue la figure la plus aboutie et la plus explicite dans le *Victor Marie Comte Hugo* : il est la chair, le réel<sup>26</sup> car il est

pourvu de tout son héroïsme éternel encore pourvu précisément de toute son origine temporelle, de toutes ses racines temporelles, qui monte de la terre, qui même on pourrait dire ne s'en déracine point ; qui s'en arrache mais au fond ne s'en déracine point ; qui n'est donc pas intellectuel mais charnel, qui est, qui est donc réel<sup>27</sup>.

Polyeucte, comme le Rodrigue de l'épigraphe, deviennent ainsi les revenants qui hantent, c'est-à-dire font retour et nourrissent l'adresse initiale de Péguy, qui s'en arrache sans s'en déprendre.

A terme, *Victor Marie Comte Hugo* livre donc une ultime adresse, une adresse à soi-même : le vœu de l'écrivain. « Puissé-je écrire comme ils accolait la vigne ». L'écriture est un travail, qui refuse le surgissement de la facilité ou se refuse à l'art de la pointe<sup>28</sup>. Elle échappe ainsi à ce que Foucault nomme « l'ordre du discours ». Il s'agit alors d'écrire selon ce que l'on est et ce que l'on porte, les revenants qui hantent l'écrivain doivent être accueillis pour qu'il revienne à lui, redevienne ce que qu'il est, dans et par la langue. À l'inverse de ce que le second XIXe siècle a fait de Hugo, il ne s'agit donc pas de devenir quelqu'un, mais, pour parvenir à être soi-même - ou être « à soi-même », comme on est « à ce qu'on fait » - de le « redevenir<sup>29</sup> ». Autre bergsonisme donc que celui qui porte Proust vers le texte : la durée et la prégnance de la mémoire péguystes engendrent une écriture qui ne met pas volontairement à distance ce qui la hante, qui ne coupe pas en elle la

---

<sup>24</sup> Albert Thibaudet, « Du roman anglais », *Nouvelle Revue française*, (novembre 1921), repris dans *Réflexions sur la littérature*, éd. par C. Pradeau et A. Compagnon, Paris, Gallimard, Quarto, 2007, p. 597.

<sup>25</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 225.

<sup>26</sup> A ce titre, selon la formule de Jean François Durand, ce Cahier donne la sensation « d'avoir su trouver le style même de la réalité ». Jean-François Durand, « Écriture et plénitude. À propos de *Victor-Marie, comte Hugo* », *Charles Péguy 6, lectures de Victor-Marie, comte Hugo*, textes réunis par Julie Sabiani, *La Revue des lettres modernes*, 1995, p. 155-169, p. 162 pour la citation.

<sup>27</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 225.

<sup>28</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 174.

<sup>29</sup> Charles Péguy, CQ, XII, 1, dans Pl. II, p. 179.

racine du passé : qui laisse advenir les retours d'autres styles dans son style<sup>30</sup>. Point de pastiches libérateurs de l'écriture propre ici, dans cette écriture accolée, les réemplois, la citation, l'intertextualité explicite et implicite et le mime des parlures deviennent les matériaux, et non les obstacles, pour l'émergence de ce qui reste - ultime station, ultime dépôt - cette mémoire : ce qui reste et nous hante, le rythme, éminemment singulier, de l'écrivain Péguy.

Dominique Massonnaud

---

<sup>30</sup> Cependant à la fin du *Temps retrouvé* (1927) le narrateur, fait le constat d'involontaires rémanences : lorsqu'il affirme « parfois rencontrer ce qu'on a abandonné et avoir écrit en les oubliant les *Contes arabes* ou les *Mémoires* de Saint Simon d'une autre époque ». Marcel Proust, *Le Temps retrouvé, A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1954, t. III, p. 1044.